

Situation de l'Islâm et actualité

Des racines de la crise à la nécessité du changement

Pr. Tahar Gaïd

L'Islâm est, de nos jours, pour beaucoup de personnes, un simple héritage : ils ne sont pas musulmans par conviction mais parce qu'ils naissent musulmans. La religion est devenue une simple coutume locale. D'aucuns ne portent plus qu'un nom à résonance musulmane. D'autres prient, jeûnent, effectuent le pèlerinage à La Mecque parce qu'ils sont souvent influencés par le milieu où ils évoluent. Quand ils font l'aumône, ils ne le font pas toujours par désir de la face de Dieu mais pour la personne à laquelle ils pensent avoir fait à son égard un geste charitable. Enfin, il est toujours bon d'aller à la mosquée, puisque c'est une occasion de se montrer et de rencontrer des connaissances.

D'autres acceptent de pratiquer une partie du Livre. Au nom d'une modernité qu'ils définissent selon leurs inclinations et leurs intérêts personnels. Ils refusent de se conformer à une autre partie. Ils se permettent même de considérer que tel décret divin ou tel verset de Dieu ne répond à aucune logique. Ils apportent les preuves en citant tel ou tel autre penseur étranger à l'Islâm - qu'ils n'ont pas lu eux-mêmes mais qui a été probablement cité devant eux -. Ils l'opposent à la Parole de Dieu, quitte, pour défendre leurs déviations, à proclamer que si le Coran avait été révélé au XX^e ou au XXI^e siècles, il leur aurait donné raison. Ils s'érigent inconsciemment en prophète, sachant que

Mohammad - Que la paix et le salut soient sur lui - a été le dernier des envoyés, et qu'après lui, le Seigneur des univers a bien dit qu'il n'y aura pas une autre révélation, attestant par là que le Coran a été descendu pour servir de guide jusqu'à la fin des temps, après quoi chacun doit rendre compte de ses actes.

Ainsi, les étrangers, regardant les musulmans dans leur globalité, s'imaginent que tel est l'Islâm enseigné par le Coran et la Sunna, alors que Goethe qui a analysé le contenu du Livre de Dieu a déclaré : *“Si tel est l'Islam, nous sommes tous musulmans”*.

Le présent vécu des Etats musulmans laisse penser que l'Islâm est à l'origine des maux dont ils sont atteints. Pourtant, le Coran et la Sunna n'ont jamais été fidèlement appliqués par les gouvernants et quand ils le sont peu ou prou, leur application n'a pas fait l'objet d'une rénovation des textes, à cause de la confusion qui est faite entre la chariâ proprement dite et la jurisprudence élaborée par les « fuqaha » d'une époque lointaine, perdant de vue que toute œuvre humaine peut abroger et remplacer une autre. Avant d'aller plus loin, essayons de comprendre les origines, passées et présentes, de la crise de la pensée islamique.

Les origines lointaines de la crise

La nation musulmane ne manque ni de potentialités humaines et matérielles, ni de valeurs et de principes nobles. Pourtant, elle connaît un retard, dans tous les domaines, qui heurte de front la conscience islamique disposée au redressement, au renouvellement et au renouveau. Il y a donc en elle une insuffisance qui contamine son être. C'est la question qu'il faudrait étudier avec attention et réunir les conditions inhérentes aux soins de son mal et de sa guérison. A cet effet, il convient de prendre connaissance des causes de cette déficience et des motivations de cette faiblesse qui l'atteint dans son entité au cours de sa longue histoire et qui menace son existence, face aux défis civilisationnels lancés par les modes de penser de l'Occident et ses structures culturelles qui en découlent. Pour cela, il est nécessaire d'y jeter un regard analytique afin de comprendre son cheminement, à travers les

âges, qui l'a conduite à cette chute dans la fosse de l'égarement de laquelle elle n'arrive pas à sortir.

Il est indéniable que la pensée islamique a connu un essor considérable. Cependant, il n'y a rien de parfait en ce monde. Aussi, plutôt de ressasser la gloire du passé, il est plus utile de se pencher sur les lacunes qui s'y renfermaient, afin de tirer des enseignements judicieux à même de dégager des solutions pour l'avenir. Ainsi, en analysant les événements du monde musulman dans son ensemble, il va de soi que le Maghreb s'y inclut, du moment que les maux qui se propageaient dans d'autres territoires n'avaient pas manqué de l'atteindre dans son être. Certaines causes des défaillances de la nation musulmanes portent sur les profondes divisions qui l'ont secouée et ont engendré une série de sectes aussi pernicieuses les unes que les autres. La désintégration de l'unité a commencé à montrer ses griffes et à ébranler l'entité islamique, dès le premier quart du premier siècle de l'hégire. C'était lorsque l'esprit clanique a repris le dessus et a donné naissance à la grande *fitna* au cours de laquelle 'Othmâne Ibn 'Affân a été la victime. A la mort de 'Alî, c'était le transfert définitif de la capitale de l'Etat islamique de Médine à Damas. Depuis, la nation musulmane a été témoin de la manifestation des Ismaïliens, des Qaramita, des Druzes, des Bahaïstes et autres Ahmadiya.

Cette floraison de tendances constitue autant de phénomènes à l'origine des maux et des fléaux de la nation musulmane dans son ensemble. Plus tard, c'était encore l'éclosion de petits Etats où les orientations islamiques se mêlaient aux idées jâhiliennes. Ce qui ne manqua pas de renforcer les courants aux fondements ethniques ou nationaux et de susciter le désordre moral dans chaque partie de Dar-al-Islâm. Le Maghreb n'a pas échappé à l'émergence de certaines doctrines déviationnistes et destructrices. Il continue à en connaître à travers les pseudo-marxistes et les partisans d'une laïcité érigée en église sacro-sainte.

Ce conflit interne, d'une grande envergure, a abouti à la chute du califat « al-râchid ». Il a donné naissance, à quelques exceptions près, à un pouvoir répressif. Il a entraîné, par la suite, des guerres locales qui

ont ébranlé les assises de l'Etat et de la société islamique dans son ensemble. *La grande fitna* et l'élimination du califat « al-râchid » ont été la conséquence de la transformation de la base politique sur laquelle les premiers califes s'étaient reposés. Le support de cette période était composé des Compagnons du Prophète (qsssl) et de l'armée, elle-même formée par ces mêmes Compagnons. Ce sont eux qui constituaient l'ossature de l'Etat organisé par l'Envoyé de Dieu (qsssl). C'est dire que le système politique et social se fondait sur des orientations et une éducation purement islamiques. Il était donc à même de s'opposer aux défis des deux grands empires byzantin et perse de cette époque.

Au cours des années, de vaillants Compagnons étaient morts au cours des guerres. D'autres, atteints par la vieillesse, s'étaient retirés du champ opérationnel. Les uns et les autres avaient emporté avec eux l'idée de transcendance de l'esprit unitaire de l'Islâm. Entre temps, l'expansion de la religion, qui s'ensuivit, avait déversé sur les nouveaux territoires des hommes issus de différentes tribus avec tout ce qu'elles véhiculaient en fanatisme et en ignorance. Leur grand nombre avait submergé la composition initiale des cadres de l'armée et de l'administration. Leurs générations n'étaient plus motivées par la même ferveur religieuse et par les mêmes principes d'édification de l'Etat et de la société.

Pour sa part, et en d'autres circonstances, le Maghreb avait ouvert ses portes au chi'isme, au kharidjisme, à l'ach'arisme et au motazilisme, avant d'adopter définitivement le sunnisme. Il avait connu l'unité avec les Muwahhidûn et les Murâbitûn, mais il sombra ensuite dans la division en plusieurs Etats souvent antagonistes.

De nouveaux hommes, de conceptions tribales et sectaires, s'étaient emparés de l'armée, avaient occupé les structures de l'Etat et s'étaient installés dans les rouages de l'administration. C'est ainsi que la base politique changea de fond en comble. Sa politique n'était plus poursuivie avec le même dynamisme et la même vigueur que dans le passé. Ce n'était plus les mêmes valeurs coraniques, les mêmes normes prophétiques et les mêmes objectifs qui animaient

les premières générations de musulmans. C'est ainsi que les déviations et l'éloignement des desseins islamiques prenaient de plus en plus de forme et que l'ordre social, où se mêlaient des idées islamiques et des données de l'ère de l'ignorance, s'installaient partout à travers le monde musulman.

Certes, l'Europe avait connu les divisions claniques et les luttes intestines. Cependant, ses savants, ses philosophes, ses penseurs... avaient joué un rôle déterminant dans les transformations des mentalités. Leurs idées avaient pénétré les hautes sphères de la politique et avaient provoqué des changements radicaux dans les institutions, les structures politiques, économiques, sociales et culturelles. Le même processus avait fait défaut dans le monde musulman. Certes, les savants, les philosophes, les juristes avaient apporté leur précieux concours à la floraison de la civilisation. Mais le cheminement de la pensée s'était arrêté à mi-chemin. L'ère de la sclérose avait gagné l'ensemble de la nation musulmane. Il y a eu, en des circonstances et des périodes différentes, quelques soubresauts à travers Ibn Taymiyya en Orient et Ibn Khaldoun au Maghreb. Les écrits, surtout de ce dernier, n'avaient produit aucun effet sur le fonctionnement des Etats musulmans, sur leurs structures politiques et sociales. C'est là l'un des points faibles du monde islamique : la coupure entre la direction politique et les producteurs d'idées originales et judicieuses.

Le changement moral et religieux, apparu dans les territoires islamiques tant sur le plan des forces armées que sur le plan étatique, avait conduit à la division dans les rangs du système social et de la gestion intellectuelle. Il avait eu pour conséquence le déchirement du tissu culturel qui avait fait la fierté de l'Islam. Les pouvoirs sectaires et répressifs à la tête des Etats islamiques n'acceptaient plus le changement. Ils combattaient toute pensée nouvelle. Au lieu de s'attaquer à l'esprit tribal qui prenait des proportions dangereuses, ils orientaient plutôt leurs coups meurtriers contre l'émergence de principes doctrinaux libérateurs.

La nation islamique avait été témoin, pendant plus d'un siècle, de révolutions et de guerres civiles qui l'affaiblissaient de plus en plus. Les détenteurs de la pensée n'arrivaient point à polariser autour d'eux les

courants populaires dominés par l'esprit tribal et une éducation sectaire. Ils s'étaient repliés sur eux-mêmes, s'éloignant, de cette manière, de la direction politique. Pire encore, le nouveau pouvoir politique déployait des efforts pour les soumettre à sa volonté. Quand il ne réussissait pas, il les poursuivait de sa vindicte. Les plus grands 'ulamâ, parmi lesquels les promoteurs des quatre écoles juridiques, n'échappaient pas aux mesures répressives. Ainsi, l'imam Abû Hanifa mourut en prison en 150 / 767, sans avoir accepté la fonction de cadi dans un régime qui faisait preuve de tiédeur islamique. L'imâm Mâlik (mort en 179 / 790) avait été molesté durement par le gouverneur de Médine, au point de provoquer la paralysie de son bras, parce qu'il s'insurgeait contre les injustices politiques et les discriminations sociales. L'imâm Ibn Hanbal (mort en 241 / 855) avait été torturé et avait connu de durs moments parce qu'il s'opposait à la ligne politique de l'autorité de Bagdad. Il avait dû s'exiler au Caire, loin du centre des décisions. De son côté, l'imâm Châfi'i (mort en 204 / 820) avait quitté Bagdad pour fuir les pressions gouvernementales à cause de ses activités politiques. Il s'était réfugié au Caire, recherchant la paix et la sécurité. Il s'était trouvé ainsi bien éloigné des sphères où les orientations de l'Etat se définissaient.

Ainsi, la pensée avait été écartée de la responsabilité sociale. Il semble que c'est là le facteur le plus important qui avait conduit la raison islamique à l'incapacité de renouveler les données et les orientations du développement politique. Elle avait été acculée dans les mosquées où elle n'était plus occupée qu'à s'intéresser au style coranique et à sa portée littéraire. Cette coupure entre le pouvoir social et l'élite intellectuelle avait donc provoqué le déchirement et la dispersion de la pensée. Elle avait ouvert une large voie à la décadence morale et politique. Au fil des années, la nation musulmane n'avait gardé que les points de repères islamiques et la lumière de la guidée coranique encore enracinée dans les cœurs des peuples. Il ne lui restait plus dès lors qu'à offrir son territoire, dans ses périodes les plus sombres, aux agressions des Mongoles et des Croisés qui secouaient avec force les assises de son entité islamique. Plus tard, ce sera la colonisation européenne qui exploitera les richesses des peuples et assujettira la pensée dans son ensemble.

Cette coupure avait également abouti à l'ignorance des valeurs islamiques par les dirigeants politiques dès le moment où ils n'avaient plus à leur disposition une base intellectuelle qui les aurait aidés à opérer des changements dans leurs institutions politiques et sociales. Au lieu de cela, la notion de chûra avait cédé son espace au despotisme et à la répression. Il n'y a pas lieu de s'étonner que la nation musulmane connaisse aujourd'hui un retard culturel, un vide idéologique et un sous-développement chronique.

État actuel de la pensée

Au Moyen âge, à l'époque où l'Eglise régenta l'Etat, l'Europe était plongée dans les erreurs du dévotionnisme religieux, de l'immoralité, de la magie et des superstitions. Elle ne pouvait pas se targuer de détenir une pensée véritable à même de réformer son état déprimant. Par la suite, la Révolution française a redonné confiance à la raison qui prit le dessus avec pour fin essentielle la matière. Certes, elle apporta le bel idéal de «*liberté, égalité, fraternité*», mais elle refoula la religion dans une sphère où elle n'avait plus son mot à dire dans les affaires de la vie sociale et de leurs orientations. Ce fut ainsi que l'Europe évacua le spirituel et la morale de ses projets politiques, d'où il résulta un déchirement dans le tissu social des peuples.

Des années plus tard, la pensée marxiste émergea des travaux de Marx et d'Engels. Toute l'existence n'était plus que matière, seul élément d'appréciation. Bien que Staline écrivit que «*l'homme est le capital le plus précieux* » ; celui-ci fut, en réalité, livré à lui-même et sans devenir réel et connaissable. Le bolchevisme ouvrit alors la voie à l'athéisme, à l'impiété et à la marginalisation des religions. La pensée marxiste ne cédait aucun espace à l'âme et à l'esprit dans les orientations morales et spirituelles de l'humain. L'expérience communiste s'étendit et envahit des territoires, y compris ceux des peuples musulmans comme l'Afghanistan, en plus des sociétés sous la tutelle soviétique. D'autres Etats, africains et asiatiques, sans être d'obédience marxiste, ont opté pour le socialisme aux formes dites scientifiques ou spécifiques, selon la conception des hommes au pouvoir.

Après l'effondrement de l'empire soviétique et son système politique et économique bâti sur le marxisme, il ne reste plus qu'une seule force dominante, à savoir la conception du libéralisme ayant pour chef de file les Etats-Unis d'Amérique. Et comme le dit Henry Kissinger, dans son livre *Diplomatie* : *«Il semblerait qu'à chaque siècle surgisse, avec une régularité qui ferait croire à une loi de la nature, un pays ayant la puissance, la volonté et l'élan intellectuel et moral nécessaires pour modeler le système international conformément à ses valeurs propres»*. Le monde musulman est prisonnier de cet étau civilisationnel et fournit peu d'efforts, ou pas du tout pour se libérer de l'engrenage du nouvel ordre économique.

Il ne faut pas perdre de vue que la civilisation européenne prit aussi naissance avec le produit de la civilisation islamique. Pourtant, il ne fait aucun doute que la nation musulmane traverse aujourd'hui une grave situation de déchirement et de désintégration, au point de perdre progressivement la substance de son identité. L'incohérence de ses idées, pour la plupart importées, la rend inapte à résoudre la crise culturelle avec ses implications politiques et économiques dans laquelle elle se débat. Ses intellectuels, en général, et ses chercheurs, en particulier, ont conscience que le changement de l'état présent de leur société respective est d'une nécessité impérieuse. Pourtant, un grand nombre d'entre eux, sinon la majorité, s'obstinent à se soumettre à des théories tout à fait étrangères à leur réalité historique et aux données islamiques enracinées dans le vécu immédiat de leurs peuples.

Depuis leur accession à la souveraineté, les Etats musulmans n'ont fait, d'une manière globale, qu'imiter les expériences politiques et les méthodes de gouvernement et d'administration des autres. Sur le plan culturel, celui des sciences humaines en particulier, ils se sont érigés en miroir des anciennes puissances colonisatrices et impérialistes, changeant chaque fois un système pour un autre et une structure pour une autre, parce que rien ne colle à la peau de leurs milieux. Ils continuent encore à pirouetter sur place comme l'animal qui, les yeux bandés, et attaché à un pivot, écrase de ses pattes, sans savoir ce qu'il fait, les bottes de blé jonchées sur le sol. Pendant ce temps, le fossé les séparant des pays industrialisés, s'élargit et s'approfondit de plus en plus.

Jusqu'à ce jour, la direction de la communauté islamique n'arrive pas à définir avec précision le véritable point de départ de son entreprise de transformation et à fixer correctement les objectifs auxquels leurs peuples aspirent vraiment. Lorsque nous examinons les expériences antérieures et que nous nous interrogeons sur les motifs profonds de cette versatilité, nous arrivons à cette conclusion : Il n'y a pas encore une pensée ferme et cohérente dont les racines plongent au fond du passé, qui façonne ses idées, conçoit ses projets et oriente ses activités. Or, c'est la pensée, adaptée à l'identité et à la personnalité de la nation, qui est à même de la libérer de l'étau asphyxiant qui l'étreint solidement.

Il ne fait aussi aucun doute que la nation musulmane a traversé de longs siècles au cours desquels elle ne faisait, la plupart du temps, que trébucher jusqu'à perdre complètement pied et à tomber sous la domination du colonialisme et des Etats européens. Elle a vécu des décennies amères et humiliantes sous l'occupation. Elle continue, bien qu'indépendante et souveraine, à dépendre des marchés et des produits étrangers et à exporter la plus grande partie de ses matières premières. Les bases scientifiques et la technologie de l'autre l'envahissent. Insuffisamment industrialisée, offrant peu d'alternatives à ses intellectuels, à ses ingénieurs et, d'une manière générale, à sa jeunesse, elle ouvre malgré elle ses portes à l'immigration, offrant ainsi à l'étranger une main d'œuvre et des cerveaux qu'elle a souvent formée chèrement elle-même.

Les trois ruptures

Il fut un temps où le concept «*islamisme*» avait une noble connotation. L'extrémisme de la pensée, voire l'étroitesse de certains de ses courants, la violence et les tueries enregistrées un peu partout dans le monde, ont fini par dénaturer non seulement l'islamisme, mais aussi l'Islâm. D'autres tendances, bien qu'éliminant de leur politique toute idée de brutalité physique, ne font pas moins montre de dureté dans leur discours. Dans la plupart des cas, la religion de Dieu se résume à cinq piliers fondamentaux, au licite et à l'illicite et à une morale si

rigoureuse qu'on cherche à transformer l'être humain en ascète et sa vie en un comportement aussi austère que monacal.

Les problèmes de culture et de civilisation ont été souvent marginalisés. Les valeurs institutionnelles, sociales et économiques, ont été remises aux oubliettes les plus sombres. Lorsque des tentatives de réflexion sont faites par des intellectuels pour situer les applications de l'Islâm dans le contexte de la vie contemporaine, les gouvernants n'en tiennent pas compte. Des « ulama » et des « fuqaha » ressassent, sous d'autres formes, le produit de la raison des premières générations de l'Islâm. Peu d'initiatives sont prises pour effacer de l'esprit des gens la fausse idée qu'ils se font de la religion mohamadienne.

A cela s'ajoute la dispersion des énergies des États musulmans, chacun agissant pour son compte, voire même, les uns favorisant les troubles chez les autres. Ils se plaisent dans la division au moment où l'Europe travaille à sa réunification et au moment où, d'une manière générale, les grandes puissances, poursuivent l'ancienne politique : diviser pour régner. Ils se comportent comme si l'homme, créature de Dieu, ne devait pas être la préoccupation impérieuse, majeure du développement.

A quelque niveau que ce soit, nous assistons, en effet, à une répétition mécanique de données anciennes. Nous observons un cloisonnement entre la théorie et la pratique. Nous témoignons d'une activité abstraite qui ignore peu ou prou les réalités de notre société. Plutôt que de mettre à l'épreuve la raison, la tendance à se nourrir des produits de l'autre se substitue à la volonté de cultiver son propre jardin.

1. La rupture avec les fondements

Le Coran n'est pas une œuvre divisée en chapitres, chacun d'eux traitant un thème particulier. Il a été révélé graduellement en fonction des événements qui se produisaient, des interrogations soulevées par les musulmans à l'époque même de la révélation, laquelle se liait à l'existence de Dieu et aux phénomènes métaphysiques. Il énonçait, par la même occasion, des principes moraux et des règles législatives,

couvrant divers domaines de l'activité humaine. Le Prophète (qsssl) se chargeait d'expliquer et de commenter les versets appelés à se répercuter à travers les âges, en tant que valeurs universelles et cadre normatif, pour les générations futures.

Les philosophes, les théologiens, les historiens, les juristes, les scientifiques... disséquaient les questions inhérentes à leurs préoccupations, en proposant des idées que le contexte de leur époque inspirait. Les opinions exposées, avec cette émulation intellectuelle qui enrichissait le patrimoine culturel, se conformaient à la lettre, sinon, à l'esprit, aux fondements du Livre sacré et à la Sunna du Prophète (qsssl).

La pensée qui s'y forgeait ne se disposait pas à se transporter intégralement d'une ère à une autre, du moment qu'elle ne prétendait pas répondre nécessairement à toutes les interrogations que l'évolution de l'humanité ne cesse de soulever. Elle n'occulte pas pour autant l'évaluation des valeurs éternelles qu'elle renferme et le phénomène identitaire qu'elle véhicule. Elle représente, au contraire, un héritage que les générations de tous les temps prennent en considération dans l'estimation de leur comportement vécu.

La faiblesse actuelle de la pensée en général tient au fait que les intellectuels et les hommes politiques, dans leur grande majorité, détachent leur réflexion des fondements immuables de leur religion. Beaucoup d'entre eux se laissent impressionner par un rationalisme déroutant et troublant de certaines sciences et connaissances modernes. D'autres, plus enclins à saisir l'ancien dans son ensemble, se coupent des sources originelles, dès lors qu'ils portent tous leurs efforts à reproduire mécaniquement *l'ijtihâd* des siècles passés.

La cause première de l'inertie de la pensée provient de la rupture avec les fondements de la loi de Dieu. Au moment où certains l'évacuent de leurs travaux d'approche, d'autres attachent plus d'intérêt aux œuvres humaines qu'aux symboles divins. C'est ainsi que ceux qui se prétendent des détenteurs de la légalité coranique confondent l'ancien « *ijtihâd* » avec la religion, incluant le tout dans la chariâ, renforcent la

position des premiers, en donnant du poids à leurs arguments défaitistes et destructeurs de l'identité islamique.

Il en résulte que les partisans d'une société construite à l'image de l'Occident, avec une légère teinte d'authenticité, et les défenseurs de la légalité historique, s'accordent sur un point commun : la rupture avec les fondements. Leurs préoccupations relatives au développement multidisciplinaire méconnaissent les données du Coran et de la Sunna, pour les uns, recourent à ces deux sources en tant qu'instruments de justification de l'exactitude des thèses contenues dans le patrimoine, pour les autres. Dans les deux cas, l'état de la réalité profonde et mouvante de la société n'entre pas tout à fait dans l'analyse des problèmes.

2. La rupture avec la réalité

Le défi des temps modernes nécessite une relecture des anciens ouvrages, pour en écrire d'autres, fraîchement élaborés, non de les expliquer et de les commenter, sans attaches avec la réalité contemporaine. C'est que le discours politique présent n'a pas beaucoup de rapports avec le monde de la technologie, avec tout ce qu'il contient d'idées juridiques, économiques et sociologiques... Détaché du réel, il se complaît dans la reproduction de connaissances inopérantes, par certains de leurs aspects ou calquées sur des expériences divergentes, par certains de leurs côtés, de notre vécu. Ce discours, dans les deux situations, s'emprisonne dans l'abstraction alors qu'une masse d'événements agite notre société, sans que des solutions valables et durables ne correspondent à leurs exigences. Il n'est plus surprenant qu'un gouffre béant se dessine dans la pensée, à moins de considérer la compilation des plagiats, libérés de toute critique constructive, comme un enrichissement culturel.

Nous remarquons que les ouvrages traitant de l'Islâm, qui est en principe l'axe unitaire de toute société musulmane, abondent en analyses défaitistes ou excellentes dans « les farâyidh, les mandûbât et les makrûhât ». Concernant ces thèmes, le lecteur se trouve dans l'embarras du choix. Par contre, la rareté de la réflexion devient frappante lorsqu'il cherche à comprendre la théorie et la pratique de l'organisation économique, la résolution de questions institutionnelles, les

manifestations du taux usuraire, les rouages commerciaux et leur morale, les agences d'information et de placements bancaires, les louages de service ...

Ce même lecteur échouera dans ses tentatives de saisir, à sa juste valeur, le système politique à la lumière des données politiques. Par contre, il ne se désorientera pas dans sa quête du savoir sur les modes de penser occidentaux, comme si notre existence se marquait par son éternité et sur les affres de la mort, de la tombe et du Jugement dernier, comme si le Coran et la Sunna ne prévoyaient rien ici-bas. Les uns tournent le dos à la philosophie coranique du devenir de l'humanité où s'inclut leur société. Ils consacrent leur temps à la réflexion de traités rationalistes, existentialistes, scientistes, matérialistes... Les autres s'appesantissent sur la manière de dresser le doigt au moment de la chahâda, sur la façon de tenir le dos lors de la prière, sur le procédé d'introduire l'eau dans les orteils, à l'heure des ablutions, pour valider l'office canonique... Au moment où les premiers tentent de projeter leur peuple au-delà de sa sphère civilisationnelle, les autres compartimentent l'Islâm pour le sacraliser à l'extrême.

Tous ces livres et toutes ces réflexions préparent le musulman à se présenter devant Dieu, sans lui expliquer son comportement politique et socio-économique, sa manière propre à exploiter ses ressources naturelles et à gérer les affaires de son pays dans un cadre normatif, en relation avec ses valeurs nationales. Certains cherchent à faire de lui un être qui vit continuellement dans le présent. D'autres veulent le transformer en robot mécanique destiné uniquement à la vie future. Le lecteur ou l'observateur conclura certainement que la voie de l'Islâm n'a plus sa raison d'être ou alors qu'il dispose l'homme à se transporter dans l'au-delà sans lui fournir les éléments nécessaires qui lui en faciliteront l'accès. Pourtant, le Créateur nous signale qu'Il fit de l'être humain Son lieutenant sur terre, qu'Il domestiqua l'univers à son service et qu'Il le jugera en fonction de ses bonnes ou mauvaises œuvres, liées non seulement à ses pratiques religieuses mais aussi aux explorations scientifiques dont le produit lui sert de garant à son essor matériel et spirituel. C'est dire qu'Il envisage la vie dernière dans un prolongement de sa mission dans le monde présent et immédiat.

Le XXI^e siècle se caractérise par la réalité économique et technologique, fondée sur des valeurs culturelles et civilisationnelles. Aussi, le contenu spirituel de la religion doit-il être un stimulant de l'éveil de toute société islamique. Il n'en reste pas moins que l'accent mis sur une orientation du développement, axée sur les seuls biens terrestres et matériels, détourne sûrement la raison du culte pur de Dieu, le Très-Haut, le Majestueux.

3. La rupture avec la raison

Le Prophète (qsssl) communiqua au monde la Parole de Dieu et, avec la permission du Tout-Puissant, leur exposa les fondements de la religion. L'Islâm n'inséra pas dans ces derniers les procédés techniques de l'agriculture et de l'industrie, les modèles de lutte contre l'invasion des sauterelles et les avaries des machines, les méthodes pédagogiques de l'enseignement. Ces sciences relèvent de la raison qui s'aide de l'expérience de tous les hommes, quelles que soient leur religion, leur origine ethnique et leur zone géographique. Les enseignements de l'Islâm comportent des principes généraux, des vues d'ensemble et des règles légales. A partir de ces données, les anciens mirent leur raison à contribution et l'adaptèrent à leur époque. L'un des inconvénients à l'actualisation de la pensée s'explique, d'un siècle à un autre, par la succession des « *furû* », leur explication et leur commentaire. La raison se contente de remplir les bibliothèques d'un nombre considérable de copies conformes, dépourvues d'originalité et d'efforts opératoires sur le réel.

Le culte de Dieu ne se limite pas aux pratiques cultuelles. La croyance complète en l'omnipotence du Créateur les relie aux produits de l'intelligence humaine. C'est par cette association que s'innovent les moyens de production intellectuelle et que s'assainissent les relations culturelles. C'est une fausse crainte de Dieu et c'est une trompeuse soumission au Tout-Puissant que d'opérer une dissociation entre la foi et l'œuvre créatrice de l'homme en matière d'idées saines et justes. Le croyant est celui, par conséquent, qui ne subordonne pas la science religieuse à la raison, à la manière des motazalites. Il n'évacue pas, pour autant, la seconde de la première,

comme les partisans du formalisme aberrant continuent à le faire. Il ne s' imagine pas, qu'avec la seule raison, il organise les secteurs économiques et les appareils administratifs. Bien au contraire, il ne perd pas de vue les principes humains et moraux prescrits par les textes scripturaires. Lorsque la science divine se perd, la raison s'égare également. Aussitôt que la seconde se montre déficiente, la vision de la première ne produit plus les profitables et judicieux résultats attendus.

La pensée vivante et prometteuse ne sera vraiment à la hauteur de ses responsabilités que lorsque la réalité la pénétrera et que les affaires, à caractère scientifique, l'accapareront. Autrement dit, un « *fiqh* » multidisciplinaire s'impose avec la nouveauté. Cela n'est réalisable que par la coordination des sciences profanes avec la science de Dieu, soutenue par la collaboration du questionnement des théologiens et les interrogations des spécialistes des divers domaines du développement, à la fois culturel et socio-économique.

La faible teneur de la pensée islamique moderne s'accroît aussi longtemps que l'interaction entre la raison et les connaissances rationnelles, d'une part, et les valeurs éternelles, d'autre part, s'évacuent de la recherche. Ce n'est pas parce que la connaissance coranique est une qu'il faut se mettre au diapason des écrits antérieurs et ne point accélérer le rythme de la création intellectuelle. Ses manifestations ne s'enferment pas dans l'*ijtihad* issu de l'observation opérée à certaines époques. Bien au contraire, le Coran offre à la raison les données de la réflexion et l'incite à méditer les phénomènes de l'univers d'une manière permanente. La science de ses versets oriente dans le sens de l'approfondissement du savoir.

Contrairement à une idée répandue, la perfection du Livre de Dieu n'est pas une fin en soi. Elle sert plutôt de vérification et de justification aux découvertes et aux innovations louables. Elle ne se présente pas comme un ensemble de concepts figés dont il faut se satisfaire des apparences. Elle indique les lois de la nature et de l'homme pour servir d'instrument aux inventions d'autres idées et à leur matérialisation. Autrement dit, la science légale se puise dans le Livre saint et la

Sounna ; la progression de la science naturelle et humaine s'assimile par la raison, liée à l'observation et à l'expérience. Cela suppose un préalable : croire aux « *ibâdât* ».

« *Al-'ibâdât* », c'est le culte, la dévotion ou adoration ; c'est l'effort extrême de l'obéissance. Ainsi, ce verset de la Fâtiha (l'Ouverture) : « *Iyyâka na'boudou* », c'est Toi que nous adorons, veut dire que c'est à Toi (le Seigneur des univers et des hommes) que nous réservons notre obéissance la plus totale et la plus absolue. D'ailleurs, tout ce qui se trouve dans les cieux sur la terre obéit au Créateur, y compris les négateurs, car, si leur comportement refuse de se soumettre à Sa toute-puissance, leur création, l'organisation de leurs corps, les sens de leur perception... fonctionnent conformément au Décret divin : « *A Lui se soumettent tous les habitants du ciel et de la terre, bon gré mal gré, c'est vers Lui qu'ils feront retour* » (S. 3, 83) et : « *Vers Dieu se prosternent en revanche tous ceux qui sont aux cieux et sur la terre, bon gré mal gré, ainsi que leurs ombres qui s'inclinent vers Lui matin et soir* » (S.13, 15).

Ce culte, fait d'obéissance, produit des effets bénéfiques sur la vie de l'homme social et, d'une manière précise, sur les dimensions fondamentales de toute société islamique. Tout organe structuré de la vie humaine comporte trois aspects : un état social, une organisation économique et un cadre politique. Cette triple portée connaît des périodes ascendantes ou descendantes, une droiture ou une déviation, selon sa relation positive ou négative avec ce que l'on désigne sous le nom de « *l'énergie spirituelle* ». Cela revient à dire que, contrairement aux négateurs de Dieu et aux partisans de la séparation entre la politique et la religion, toute démarche scientifique ne cloître pas la raison et l'intelligence humaines à l'intérieur d'un cercle matérialisé à l'extrême. Autrement dit, le culte de Dieu ne s'évacue pas de la réflexion en vue de rechercher les solutions aux problèmes terrestres, lesquels se représentent comme le prélude de l'au-delà dans lequel l'individu aura à rendre compte des œuvres acquises à titre personnel.

Le besoin continu du renouvellement de la pensée

D'une manière générale, disons tout d'abord que ce n'est pas l'Islâm qui refuse d'intégrer la modernité, étant lui-même « *moderne* » dans tous les temps et toutes les époques puisque les textes du Coran laissent entrevoir de nombreuses ouvertures vers le progrès. Il ne convient pas de lui attribuer les causes du retard. Ce sont plutôt les penseurs musulmans formés dans des instituts traditionnels qui, enracinés dans les profondeurs d'un droit ancestral, sont réfractaires à toute modification, ou pour le moins favorable à une évolution timide et hésitante. C'est comme si chacun craignait de se faire l'auteur d'innovations blâmables ou d'être accusé de déviationnisme.

Dans ce contexte, la pensée musulmane, sous toutes ses formes, demeure, à quelques exceptions près, l'otage d'idées, de théories et de représentations idéalistes et métaphysiques. Les divers courants philosophiques et religieux suivent, depuis la manifestation de l'Islâm, une ligne générale guidée par une vision unilatérale. C'est pourquoi, l'histoire de la pensée islamique est restée une histoire subjective et statique, à cause de la rupture de son origine avec ses racines sociales, soit avec sa vraie et objective histoire. C'est dire que, pour toute entreprise intellectuelle, il y a lieu d'établir la relation concrète, réelle et objective entre les lois internes de tout projet et les lois générales du mouvement de la réalité sociale.

Une mise au point préalable est nécessaire. Tout renouvellement ne peut que s'appuyer sur les fondements de la chariâ qui, en religion, sont catégoriques (*qat'iyya*) et non pas conjecturels (*dhamniya*). La preuve en est donnée par le fait qu'ils se réfèrent à l'universalité (*kulliyât*) de la chariâ (la législation). Or, tout ce qui entre dans ce cadre est péremptoire. La première clarification s'obtient au moyen du raisonnement inductif (*al-istiqrâ*) dans la mesure où son produit est à la fois utile et catégorique. La seconde clarification présente trois cas de figure, exposés ci-dessus :

1. Elle se réfère soit à des fondements rationnels et ceux-ci sont décisifs, soit à un raisonnement déductif universel, appuyé par des

preuves de la chariâ et ceux-ci sont également catégoriques. Il n'y a pas de troisième alternative.

2. S'ils sont conjecturels, ils ne peuvent pas relever d'un objet rationnel. Car la conjecture n'est pas acceptée dans les intelligibilités, ni par une universalité légale, parce que la conjecture se rattache aux détails et aux particularités. C'est que s'il était permis de la relier à la première universalité qu'est la chariâ, son rapport avec cette dernière serait permis ; or, cela n'est point accepté. Ce qu'il convient d'entendre par universalité, ce sont les nécessités, les besoins et les améliorations dans le sens de la perfection. En outre, s'il était permis de relier la conjecture avec les fondements de la chariâ, il serait permis aussi de leur rattacher le doute et, dans cette perspective, la chariâ peut être, par conséquent, sujette au changement et aux transformations. Or, cela est impossible.

3. S'il était permis d'inscrire la conjecture comme un des fondements du « *fiqh* », il aurait été aussi admis de l'inclure dans un des fondements de la religion. Or les fondements du « *fiqh* » par rapport au fondement de la chariâ sont semblables aux fondements de la religion. Si le niveau de l'un surpasse celui de l'autre, il n'en reste pas moins qu'ils ont en commun leur universalisme dans tous les dogmes considérés comme tels.

Il est indéniable que toute société qui ne suit pas le cours des événements est condamnée à mourir, sinon à s'embourber dans un passé sans perspectives d'avenir. Cependant, le changement ne signifie aucunement trahir les principes et les valeurs islamiques. L'homme, de par ses dispositions innées, appelle aux innovations et aux changements. Il est à même, avec le temps de renouveler sa pensée non sans avoir réfléchi assidûment aux problèmes de sa vie, de sa société et, partant, de la faire évoluer avec la marche inexorable des événements. C'est qu'à l'intérieur de cet être humain, il existe une profonde motivation qui aspire au nouveau. Elle puise sa source dans la raison, don venu du Très-Haut qui arma ainsi Sa créature humaine d'un moyen opérationnel capable, dans la mesure de ses capacités et de ses limites, de réfléchir sur les phénomènes de l'univers, l'environnement et le for intérieur de chacun. L'homme ne peut donc pas, un jour ou l'autre, se

sentir impuissant devant le renouvellement et l'évolution. Il a été créé intelligent, apte à s'adapter aux circonstances, issues de son milieu politique, social, géographique et historique.

La philosophie de l'homme, à travers l'histoire, a été celle de la réviviscence et de la revitalisation ou celle, selon la terminologie du Coran, de l'assujettissement (at-taskhîr) au moyen de la découverte des lois divines inscrites dans le cosmos, afin que le produit de ses recherches le conduisent à plus de soumission consciente et réfléchie. Tout ce qui a été découvert, inventé et observé depuis ces derniers siècles dans tous les domaines a été un prolongement progressif et complémentaire du paysage culturel et scientifique connu par l'homme des époques précédentes.

Les changements les plus extraordinaires, sur le plan des idées, ceux qui ont exercé une profonde influence sur le renouveau de la vie de l'homme, portent sur la descente des messages célestes, révélation de Dieu faite à Sa créature humaine pour la purifier, l'exhorter, l'instruire et, partant, se réformer extérieurement et intérieurement. Tel a été encore le dernier testament révélé au dernier des envoyés. Le Très-Haut dit : *« C'est Lui qui a envoyé aux gentils¹ un Prophète issu d'eux-mêmes pour leur réciter Ses versets, les purifier et leur enseigner le Coran et la sagesse, alors qu'hier encore ils étaient plongés dans l'erreur. »* (S.62, 2). Il a dit aussi : *« Ô vous qui avez cru ! Répondez à l'appel de Dieu et du Prophète lorsque celui-ci vous convie (litt. lorsque celui-ci vous redonne vie = yuhayyîkum) à ce qui peut assurer votre salut. »* (S.8, 24). *Ce verset a fait l'objet d'une rapide explication dans une de mes études, la logique du changement.² Reprenons une partie de cette explication avant de poursuivre l'analyse du présent sujet.*

Le terme « yuhayîkum » résume tous les arguments de la philosophie de la religion et du Message. Sayyad Qotb en donne cette explication dans son commentaire du Coran « *fî zilâl-l-qur-ân* » : Le Prophète

1. Aux gentils : désigne les « ignorants », les « illettrés », au sens où le peuple dont est issu le Prophète n'avait auparavant pas reçu les Ecritures.

2. *Les études islamiques*, 2^{ème} trimestre, décembre 2004.

(qsssl) les convie à ce qui est à même de les vivifier. C'est un appel à la vie avec tout ce qu'elle comporte de formes et de sens.

Il les appelle à la « *aqîda* » qui vivifie le cœur et la raison lesquels les libèrent de l'ignorance et des fables, de la pression de l'illusion et des légendes, de la soumission avilissante aux causes apparentes, aux déterminismes contraignants de la servitude à d'autres qu'à Dieu, à l'humiliation et aux plaisirs irraisonnés. Il les confie à une législation émanant de Dieu annonçant la libération de l'homme et son ennoblissement, plaçant tout le genre humain sur le même plan d'égalité. Cela revient à dire que la révélation ouvre la voie à un monde où un homme ne peut pas imposer sa loi à tout un peuple, où une classe sociale ne peut pas dominer une autre. Tous les êtres humains sont libres, à l'ombre de cette législation dont l'auteur est Dieu, le Seigneur des hommes et des univers.

L'Envoyé de Dieu (qsssl) appelle tous les hommes à une méthodologie réaliste de la vie, de la pensée et de la représentation des idées et des faits, libérées de toutes les entraves, à l'exception des lois de la religion originelle, représentée par les normes conçues par le Créateur de l'homme, étant le mieux renseigné sur ce qu'Il a créé. Ces prescriptions divines protègent l'énergie constructive de sa dispersion. Elles ne la frustrant pas, ne la briment pas et ne s'érigent pas en obstacle devant les activités positives et constructives.

Il les appelle à parcourir toute la terre pour libérer l'homme dans son ensemble et le dégager de l'emprise de la servitude de ses semblables. C'est aussi pour réaliser les nobles valeurs de l'humanisme accordées par Dieu à Ses créatures humaines.

Le Message islamique, étant le sceau des religions célestes, représente le grand mouvement rénovateur dans la vie et l'histoire de l'homme. Nous n'enregistrons pas dans l'histoire ancienne et contemporaine, un changement aussi radical que celui opéré par le Coran. Le Livre de Dieu a bien été une révolution civilisationnelle complète et totale. Il a effectivement changé le cours de l'histoire et le mouvement humanitaire. Malheureusement, si la pensée islamique a connu des siè-

cles de gloire, les temps modernes l'ont ravalée à son échelon le plus bas. Certes, des tentatives sont entreprises ici et là, sans pour autant émerger au point de rivaliser avec les autres courants modernes. Cette émergence est perçue par les détracteurs de l'Islâm, ceux qui reprennent à leur compte les arguments exposés, entre autres, dans les livres sur *le choc des civilisations*. Si certains ne le déclarent pas ouvertement mais avancent à pas feutrés, d'autres, se faisant les porte-parole de la majorité, ne se gênent pas pour déformer le visage de l'Islâm, dans l'espoir de l'effacer des mémoires et de toute l'histoire de l'humanité.

Il est temps que les musulmans perçoivent l'Islâm comme un courant novateur dont la finalité porte sur le salut de la civilisation humaine. Il n'est pas question de combattre les autres cultures et les autres religions. Il ne s'agit pas de s'enfermer dans un vase clos, mais de s'ouvrir aux mondes sans craindre de faire sienne toutes les idées novatrices, à condition qu'elles ne contredisent pas les valeurs islamiques. Il convient de participer aux côtés des forces politiques, culturelles et sociales, afin de contribuer à la résolution des problèmes mondiaux aussi bien du présent que de l'avenir, tout en restant nous-mêmes. A cet effet, il ne convient pas de perdre de vue que l'Islâm est la religion de l'équilibre entre le monde ici-bas et la vie future, la raison et l'esprit, la présence (al-chahâda) et l'absence (al-ghayb), la matière et l'esprit, la religion et la politique, l'individu et la société. Ces prises en considération ont pour objet de donner un sens à cette parole de Dieu : « *La vraie religion pour Dieu, c'est l'Islâm.* » (S.3, 19).

Pensée et renouveau

A présent, efforçons-nous de donner un sens à ce que nous entendons par pensée et par renouveau et renouvellement.

La pensée revêt deux fonctions, l'une intérieure qui consiste à déraciner ce qu'il y a en soi, relatif aux sédiments, aux défauts et aux doutes, de manière à accorder une meilleure position à sa vitalité et à sa dynamique, l'autre extérieure qui porte sur le renouvellement des réalités, en les revêtant de purification et de besoin constant de mutation sociologique. Sans le changement intérieur, la réalité extérieure ne

connaîtra pas la transformation voulue. C'est que la pensée possède sa dynamique qui ne se découvre qu'en se détachent du vécu routinier pour être plus à même d'agir sur lui et de le faire progresser dans le sens attendu. La pensée morte est celle qui se complaît dans l'héritage ancien, ne procède à aucun effort pour sortir du carcan des traditions imperfectibles ou, par paresse, se limite à reprendre à son compte les idées novatrices de l'étranger, sans les frotter aux réalités de son caractère et de sa société. La pensée vivante se distingue, par contre, par sa capacité de passer d'un état à un autre, grâce aux nouvelles idées qu'elle a su forger au cours de ses expériences.

Ainsi, la pensée grecque était, à une période donnée, vivante et novatrice. Elle évoluait suivant les circonstances de son temps historique et de son espace géographique. C'est ainsi qu'elle parvint à combattre le sophisme irrationnel. Après une certaine durée, cette pensée est morte. Elle n'est revenue à la vie qu'avec la pensée musulmane qui y fit passer un esprit neuf dans ses veines. Cependant, il est à noter que la pensée islamique ne s'était pas contentée d'imiter la philosophie grecque, mais plutôt de l'inscrire dans le moule de ses propres valeurs.

La pensée est appelée à mourir lorsqu'elle perd ses repères et cesse de se reproduire subjectivement et objectivement. C'est ainsi que la pensée romaine insuffla la vie dans la pensée grecque, encore théorique, sans influence sur l'activité pratique et expérimentale, une fois que celle-ci s'était liée avec la réalité objective et y a opéré une interaction avec la civilisation romaine héritée. Il s'ensuit que si la pensée renouvelle la réalité, elle se renouvelle elle-même avec cette réalité. Il va de soi que, selon Mâlek Bennabi, les actes sont l'esprit des idées ; ils sont le produit concret des idées abstraites qui se forgent dans l'esprit.

Le temps emporta et fit disparaître les philosophies et les écoles juridiques qui n'avaient pas de prises avec la réalité, ne correspondaient pas et ne se conjuguèrent pas avec les lois divines inscrites dans l'évolution graduelle du réel et du vécu. En effet, une pensée qui se passe de la matérialité des faits meurt, parce qu'elle ne suit pas le cours des lois cosmiques, aussi invariables que permanentes. Celles-ci ne

subissent aussi aucun changement dans la nature innée de l'homme, ni dans la nature physique de l'univers.

Chaque société a ses réalités particulières. C'est pourquoi une pensée nouvelle peut avoir des conséquences bénéfiques dans une société et être inopérante dans une autre. Ainsi la renaissance de la pensée européenne modifia le paysage culturel et économique européen, mais elle échoua dans les sociétés musulmanes. Certes, il est possible qu'une nation fasse siennes des idées d'une autre nation. Elles produisent des effets avantageux quand elles correspondent aux réalités, ou lorsqu'elles s'y adaptent après quelques modifications appropriées. Sinon, nous assistons à la formation de sociétés, qui bien que se targuant de modernité, se caractérisent par la difformité de leurs composantes humaines et de leurs structures sociales. Autrement dit, nous ne savons pas, y compris chez une seule et même personne, où finit son "moi" originel et où commence sa renaissance. C'est comme si cet homme avait un corps sain, doté d'un bras plus long que l'autre et une jambe moins boîteuse que l'autre. Et si son « intégration » - pour reprendre une expression à la mode - réussit, il deviendra culturellement et socialement, étranger à la société qui l'a vu naître, grandir et s'épanouir. Il aura perdue son âme et, de ce fait, il ne pourra plus la sonder puisqu'il l'aura perdue, comme il ne pourra pas comprendre celle de ses « frères » et « sœurs », puisqu'il ne la connaît plus. Certes, il continuera à réfléchir et à agir, mais il sera chaque fois hors de leur champ.

Il est certain qu'il existe des points communs entre les sociétés du monde entier dans le domaine des institutions de l'Etat, de l'économie, de la morale... Cependant, cela ne suffit pas pour s'ingénier à uniformiser les modes de vie, les comportements, les cultures ... Quant aux sociétés musulmanes, elles ont leurs particularités, leurs composantes historiques opposées à la nature des sociétés européennes, pour ne citer que celles-ci. Cette remarque ne concerne pas seulement les pays dont l'Islâm s'érige en moyen véhiculaire de la pensée. Chaque nation a une âme qui forme l'essence de son identité, intervient dans sa psychologie et sa logique mentale.

Cet ensemble de données constitue les attributs moraux et culturels issus de l'âme de chaque nation. Il résume, en quelque sorte, leur passé, l'héritage de leurs aïeux et s'offre en motivations de leur essor. S'il est vrai que, dans une même nation, ces attributs se différencient peu ou prou d'un individu à un autre ou d'un groupe d'individus à un autre, il ne fait aucun doute qu'un fil conducteur stabilisateur réunit ces individus, associe leurs attributs psychologiques et les distingue des individus des autres sociétés.

La religion islamique a été et est l'artisan civilisationnel des sociétés musulmanes, la composante doctrinale de leur identité, la voie du comportement individuel et social. Quant à la pensée européenne, elle repose sur des fondements formés par son développement scientifique et industriel, isolés de la religion tant du point de vue social que politique. Il s'ensuit que les sociétés européennes ont été forgées à la suite de circonstances historiques qui ne correspondent pas au cours de l'histoire du monde musulman. Il ne convient pas de nier qu'à travers l'histoire des uns et des autres, toutes sortes d'échanges ont tissé des liens de part et d'autre des mers et des océans. Ces attaches donnent à l'humanité les éléments d'une meilleure compréhension des uns et des autres, d'une entente cordiale et du sentiment d'appartenir à un univers qui ne demande qu'à être construit par la conjugaison de tous les efforts. L'une de ces attaches tire son origine de la philosophie grecque. Les musulmans ont fait connaître cette philosophie en Europe qui se familiarisa avec sa culture. C'est ainsi que le renouvellement de la pensée européenne prit son élan de l'esprit des travaux entrepris par des savants musulmans. C'est pourquoi Mohammad Iqbal (1973 – 1938) a dit qu'il fut un temps dans lequel la pensée européenne reçut l'essor de sa renaissance du monde islamique. Il faut rappeler aussi, pour ne citer qu'un exemple – car ce n'est pas là l'objet de cet essai – que Roger Bacon a étudié la langue et les sciences arabes et que ses travaux ont été influencés par ses connaissances acquises auprès d'érudits andalous. D'ailleurs, il n'a jamais nié ce fait.

Ce rappel historique n'a d'intérêt que celui de montrer que des relations communes entre deux mondes de sphères culturelles différentes expliquent la nécessité d'une coopération internationale et le refus de

l'isolement. C'est dire que le discours portant sur la nostalgie du passé n'a aucune utilité au moment où le monde musulman a vécu dans des conditions de décadence et a besoin aujourd'hui de reprendre confiance en lui-même, de vivifier sa raison et de se lancer dans une nouvelle expérience d'universalisme. A cet effet, la pensée islamique a les capacités créatrices, à même de renaître de ses cendres. Encore faut-il que tous les musulmans entreprennent leur autocritique et se décident résolument à aller de l'avant. C'est dire qu'il convient, pour eux, de méditer ces versets 2 à 5 de la sourate 41 : *« Voici une révélation du Tout Miséricordieux, Très Miséricordieux, un Livre aux versets détaillés, un Coran en langue arabe pour être doués d'intelligence, qui à la fois annonce une bonne nouvelle et met en garde contre le châtiment. Mais la plupart des hommes s'en détournent et refusent de l'entendre, en disant¹ : Nos cœurs sont inaccessibles à ce à quoi tu nous appelles et nos oreilles sont frappées de surdité ! Entre toi et nous se dresse un obstacle. Agis donc comme tu l'entends et nous agirons, de notre côté, à notre manière ».*

Le Coran ne manque pas de faire appel au renouvellement de la pensée. La nécessité de l'évolution selon la logique coranique se découvre à travers plusieurs réalités. De nombreux versets du Livre de Dieu traitent de la raison, de la compréhension, de la clairvoyance et en fait le but fondamental de la révélation. Ainsi, il est courant de lire ces expressions : *« A fa lâ ta'qilûna = Ne raisonnez-vous pas ? »*, *« In kuntum ta'qilûna = Si vous êtes sensés raisonner ! »* : *« La'allakum tadhakkarûna = Peut-être que vous réfléchirez ! »*

Le Coran cite plusieurs obstacles qui se dressent sur le chemin de l'évolution : la glorification des ancêtres et de leur héritage, l'imitation de la société corrompue, la peur du despotisme des gouvernants, le recours à des idées et à des lois illicites.. Il dénonce l'idolâtrie, y compris celle des hommes. Il donne à l'homme une détermination défiant les pressions qui s'exercent sur la marche du progrès. Il montre que le changement des époques influe sur le changement des

1. C'est le discours tenu par les associationnistes mecquois à l'Envoyé de Dieu (qsssl).

règles d'application : « *Une telle génération a disparu. A elle ce qu'elle a acquis et à vous ce que vous avez acquis. Vous n'aurez donc nullement à répondre de leurs actes.* » (S.2, 134).

Nous relevons dans le Livre de Dieu des versets qui ordonnent de suivre la raison. C'est parce que l'évolution, qui est la loi de Dieu dans la vie humaine, ne peut que s'inscrire à l'intérieur de la guidance de cette raison. Ainsi, si les circonstances progressent et que la raison ordonne de mettre en application des lois légales différentes de celles en vigueur, il nous appartient de la suivre : « *(Ceux) qui écoutent Mes paroles et se conforment à ce qu'elles contiennent de meilleur* » (S.39,18). Les versets relatifs au sujet concerné sont nombreux. Parmi ceux qui sont les plus éloquents, il y a le verset cité plus haut que nous reprenons dans son intégralité, car il situe correctement la position des gens clairvoyants et résolus au changement : « *ceux qui écoutent Mes paroles et se conforment à ce qu'elles contiennent de meilleur, ce sont ceux-là que Dieu dirige, ce sont ceux-là qui sont doués d'intelligence* ».

Depuis que les vents de la renaissance ont soufflé sur les musulmans en y apportant l'idée de la nécessité de se remettre en question, ils ont pris conscience de leur long état de léthargie et de leur profond retard par rapport aux situations qui prévalaient dans le monde. En jetant un regard rétrospectif, ils ont mesuré la différence flagrante de leurs réalités présentes, comparées à celles de leur passé. Dès lors que leur conscience s'était aiguïlée, de nombreux intellectuels ont ressenti, à la fois, une aversion en observant leur mauvaise condition présente et un désir de dépasser ce stade dégradant pour accéder à un niveau supérieur et meilleur.

Les musulmans, d'une manière générale, se sont heurtés à un vis-à-vis, celui de la civilisation occidentale. Ils ont connu cette dernière à travers l'étendue des incursions impérialistes, puis à la suite des gros moyens de communication modernes. Ils ont saisi davantage leur faiblesse culturelle, économique et politique, en présence de la puissance et de la domination de ces impérialismes. Aujourd'hui, ils s'efforcent de sauver leur être et leur existence, en cherchant la voie à même de les conduire au retour à leur authenticité islamique. Aussi orientent-ils

leurs préoccupations à rattraper l'Europe et, de ce fait, à aborder tous les problèmes civilisationnels, dans le but de se hisser au niveau du progrès en cours.

Cette tentative de marcher de pair avec le progrès n'est pas récente. L'histoire est pleine de ces ébauches relatives aux réformes et au renouvellement de leur pensée et de leur Etat. La plus importante des tentatives et la plus célèbre a été probablement celle qui eut lieu à la fin du siècle dernier. Elle était connue sous le nom d'école salafiste. Cette appellation prête aujourd'hui à confusion avec celle que nous connaissons dans certains milieux musulmans. C'est pour quoi, il est préférable de la désigner par l'école réformatrice. C'est sur sa lancée que la pensée islamique actuelle poursuit son chemin.

Il faut dire, cependant, que les essais de ce mouvement ne sont pas homogènes. Si la réflexion de ces courants qui se manifestent, ici et là, se distingue par la profondeur de certains aspects, elle se signale, par contre, par l'absence de hardiesse. C'est dire que beaucoup d'intellectuels et de « *ulamâ* » se caractérisent par la timidité de leurs recherches, n'osant pas s'attaquer de front aux anciens acquis de la pensée dont l'héritage est, certes riche, mais il a besoin pourtant d'être dépoussiéré. Ces auteurs n'ont pas manqué de mettre l'accent sur le rapport entre les sciences de la religion et les sciences contemporaines, entre l'authenticité et la contemporanéité, le stable et le variable, la révélation et la raison...

A cet effet, il est beaucoup question de l'extrémisme du fondamentalisme islamique. Tout homme réaliste ne peut que refuser l'extrémisme religieux, quelles qu'en soient les formes et les orientations, sachant que l'Islâm est la religion du juste milieu. Cependant, le *radicalisme laïque* est rarement soulevé. Il est évident que, dans nombre de ses aspects, il est appelé à être rejeté et à être condamné. Pourtant, lorsque le microbe de l'exagération atteint le corps d'une nation, il n'épargne ni les partisans de l'un ni ceux de l'autre. Bien au contraire, il entraîne une maladie de la raison qui n'affecte pas seulement les deux extrémismes, mais se propage et contamine tous les membres de la société. C'est alors que nous assistons à une paralysie de la pensée ou pour le moins à une lente poussée des idées salutaires.

La différence entre ces deux extrémismes, c'est que les premiers affichent ouvertement leurs idées et leurs buts. Quant aux seconds, ils avancent à pas feutrés. Ils n'osent pas s'attaquer directement à l'Islâm. Aussi prennent-ils des raccourcis, en se prévalant du progrès et de la modernité, comme s'ils étaient les seuls à en posséder les clefs. C'est ainsi qu'ils mettent en évidence, suivant les circonstances, tel ou tel aspect de la religion, le montre d'un doigt accusateur et atteste sa désuétude. Ils s'érigent en « réformateurs » et se donnent le droit de censurer, du Coran, ce qu'ils se figurent appartenir à une époque révolue. Certains d'entre eux, pour mieux dissimuler leur hantise de la religion de Dieu, mettent la main sur leur cœur et jurent de la sincérité de leur qualité de musulman.

Les mutations sociologiques interdisent de figer l'application des lois dans le temps et l'espace. L'Islâm revêt un caractère universel, ce qui implique que sa pratique, sans toucher à sa doctrine immuable, doit correspondre à l'évolution de l'histoire, aux réalités et aux spécificités des sociétés concernées. Ainsi, si nous prenons l'exemple des libertés fondamentales, la notion de choûra (la concertation) ne peut pas être perçue sur le mode déjà avancé et en vigueur à l'époque de l'Envoyé de Dieu (qsssl) et des quatre premiers califes. Le procédé des scrutins, la modernisation des moyens de transport et l'avancée prodigieuse des modalités de communication, par la presse, la radio, la télévision et l'Internet, permettent de joindre tous les habitants d'un même Etat, voire du monde entier. Il n'est plus possible que la concertation, avec ses implications démocratiques, se circoncrive dans un milieu restreint.

La diversité des opinions et la multiplication des applications donnent à l'Islâm différents visages aux couleurs nationales. Il n'en reste pas moins que l'Islâm, contenu dans le Coran et la Sounnah, est un. Quand on parle de plusieurs Islâms, il y a lieu de comprendre les pratiques en cours, y compris dans une même société et de leurs progressions d'une époque à une autre. L'exemple en a été déjà donné par Mâlik Ibn Anas lorsque le calife Haroûn al-Rachîd lui proposa d'imposer son livre *Al-Muwatta'*¹ à tout l'empire musulman. Le promoteur

1. Traité de jurisprudence

de l'école mâlikite refusa, arguant que les habitants de l'Irak avaient leurs propres juristes et leurs traditions particulières. L'imâm Al-Châfi'î en est un autre exemple. Il élaborait un fiqh en Irak et préconisait d'autres solutions sur le même sujet quand il s'installa en Egypte, soutenant l'idée que les Egyptiens avaient une culture différente.

Certes, il y eut, à travers l'histoire de l'Islâm, des fuqaha qui, par complaisance aux califes, interprétaient des hadîths selon les convenances des autorités et allaient même jusqu'à inventer de fausses paroles de l'Envoyé de Dieu (qsssl). Certes, il convient de revoir l'ancienne jurisprudence pour l'adapter aux réalités présentes, mais de là à laisser entendre que tous les fuqaha et en particulier les fondateurs des quatre écoles juridiques étaient les suppôts des pouvoirs de leur époque, c'est avancer des accusations gratuites. Il n'est qu'à se rappeler que certains d'entre eux furent malmenés, torturés et emprisonnés. D'autres moururent dans les geôles.

Ainsi, si le corps de la doctrine se perpétue dans le temps et dans tous les espaces, les méthodes et les événements subissent les pressions passionnelles et les ambitions politiques et s'inclinent parfois devant la poussée de puissances étrangères. La Turquie en est un exemple récent. Son parlement a voté une loi condamnant à la prison les auteurs d'adultère. A la suite de sévères critiques venues des membres de l'Union européenne, le gouvernement turc a été contraint de faire marche arrière et d'annuler la loi, au mépris de sa souveraineté. Les applications étant multiples, il n'est pas alors étonnant de rencontrer de fausses interprétations, des dépassements voire même des mesures allant à contre-courant des principes et des orientations du Coran. Les auteurs des déviations ou d'interprétations littérales aussi abusives qu'inadéquates donnent à leur cogitation intellectuelle l'appellation d'Islâm, ce qui donne de la religion de Dieu un faux visage.